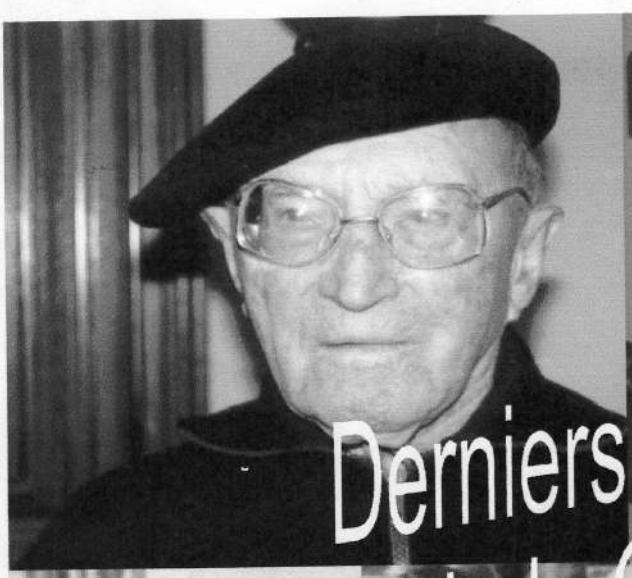
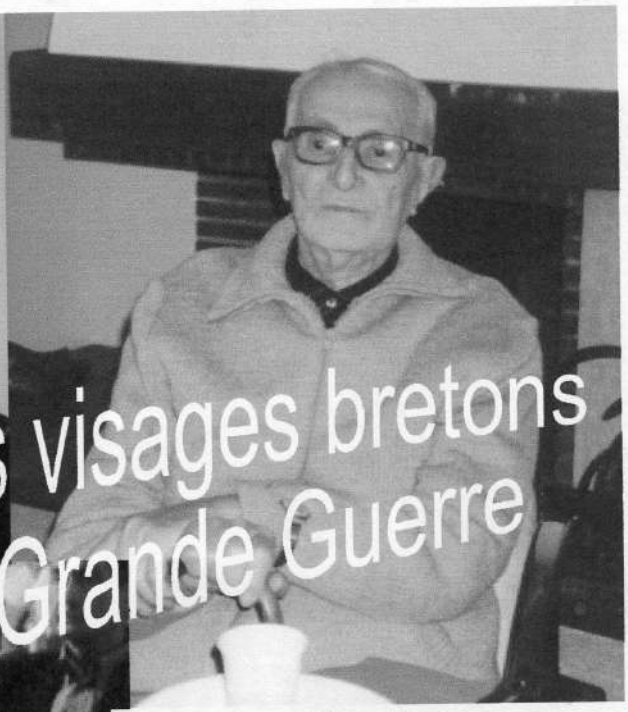
Bretagne 14-18

Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre

Mars 2002

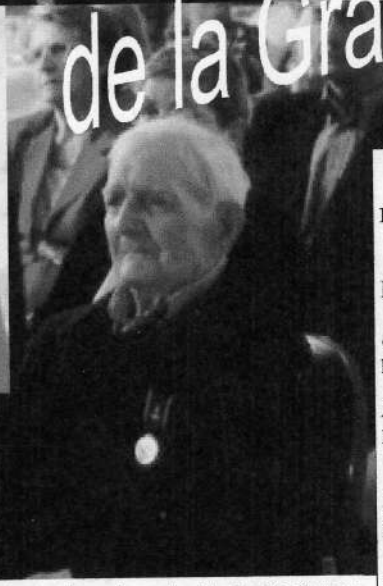
Bulletin n°20
ISSN : 1240-5396

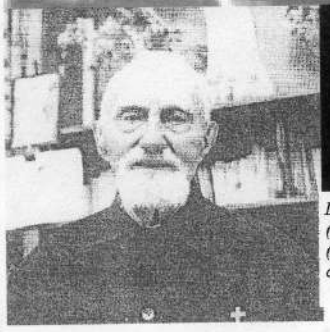




Derniers visages bretons de la Grande Guerre







De haut en bas et de gauche à droite : Mr Dervout (29), Mr Gravelle (44), Mr Danno (22), Mr Rault (35) et Mr Coquin (56), doyen des cinq anciens combattants survivants de Bretagne.

La revue 3 attendue au printemps

Sommaire

Les survivants bretons de la guerre 2

Recherche

Une rude journée pour le sergent Daoudal
par Christian LEMAIRE 2

L'affaire d'une croix .... bien particulière
par André COILLIOT 5

Quand le soldat meurt, seul, à l'asile...
par Hubert BIESER 7

Patrimoine

La crypte de la cathédrale de Verdun: un Mémorial sculpté par Gaston Le Bourgeois
par Jean et Jean-Claude LAPARRA 7

Lire, voir, écouter 10

Sommaire de la revue 3 11

Les derniers soldats bretons survivants de la Grande Guerre

Ils sont encore cinq en Bretagne provinciale, cinq survivants de la première grande tragédie sanglante mondiale du siècle dernier, un par département. Nous avons tenu à leur rendre hommage en les associant dans la photo de couverture de notre numéro de mars 2002. Nous avons pu réaliser cette exceptionnelle photo de groupe grâce à l'aide des Directions des Offices Départementaux des Anciens Combattants et Victimes de Guerre du Finistère, d'Ille-et-Vilaine, de Loire-Atlantique et du Morbihan. Nous remercions leurs directeurs de leur compréhension et de leur concours. Nous remercions aussi Mme Darcel, ancien maire de Plessala et nièce de Mr Danno, de nous avoir introduits auprès de lui. Nous remercions enfin Mr le Directeur de l'Hôpital du Croizic et la surveillante générale de la maison de retraite de cet établissement d'avoir adhéré à notre projet et de l'avoir expliqué à Mr Gravelle qui réside dans ce centre hospitalier. (Nous nous excusons de la qualité médiocre de certains clichés)
A un long et verbeux commentaire, qu'ils trouveraient sans doute eux-mêmes ennuyeux, nous avons préféré le bref exposé de leur parcours de guerre, tel qu'il a été retracé dans une récente brochure consacrée par le secrétariat d'État aux Anciens Combattants aux soldats survivants de la Grande Guerre (entre 130 et 140) et aux Veuves de la Grande Guerre.

Côtes d'Armor. François DANNO, né le 24 octobre 1899, est engagé volontaire en janvier 1918. De Lorient à New York, il est affecté en naval. Il est démobilisé en janvier 1921. Il devient ensuite instituteur puis directeur d'école élémentaire.

Finistère. Yves DERVOUT, né le 25 septembre 1896, est incorporé le 3 septembre 1916 au 38ème régiment d'artillerie puis au 42ème régiment d'artillerie. Il part au front d'Orient du 22 février 1918 au 20 septembre 1919. Il est démobilisé le 29 septembre 1919.

Ille-et-Vilaine. Joseph RAULT, né le 3 septembre 1902, est à bord du navire de guerre Yolande entre avril et octobre 1917. Puis d'avril à novembre 1918, il sert à bord du Marie.

Loire-Atlantique. René GRAVELLE, né le 31 janvier 1898, travaille comme garçon limonadier quand il est incorporé le 16 avril 1917. Soldat de 2ème classe, il est versé au 87ème régiment d'infanterie. Il passe ensuite, successivement, à la 20ème section de secrétaires d'état-major le 19 mars 1919, à la 19ème le 2 avril 1919 et au 3ème régiment de zouaves le 1er janvier 1920. Il est renvoyé dans ses foyers le 15 mai 1920. Citation à l'ordre du régiment comportant attribution de la croix de guerre.
(En Loire-Atlantique résiderait un second ancien soldat de la Grande Guerre, né en 1899.)

Morbihan. Victor COQUIN, né le 20 juin 1896, est mobilisé le 1er août 1916. Simple soldat, il monte au front en 1917 en Champagne et se trouve ensuite près de l'Aisne. En juin 1918, il participe aux combats dans les monts de Champagne, lors de la dernière offensive allemande. Le 8 juin 1918, il est fait prisonnier. Il sera nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1995. Monsieur Coquin est le doyen des anciens combattants de la première guerre mondiale de Bretagne.

Recherches

Une rude journée pour le sergent Daoudal

par Christian Lemaire

En 1914, le sergent Joseph Daoudal appartenait à la 1ère compagnie du 71ème RI. de Saint-Brieuc, régiment commandé par le colonel Bonnefoy. Avec le 48ème R.I. il composait la 37ème Brigade, général Bailly, au sein de la 19ème Division, général Bonnier, Xème Corps d'Armée, général Defforges, et Vème Armée française, général Lanrezac.
Joseph Daoudal, de la classe 1911, avait 23 ans en 1914. Il nous a laissé, noté sur un cahier d'écolier d'une écriture fine et serrée, un *Journal de guerre* portant en titre : *Quelques notes des opérations de guerre, en rase campagne, que j'ai participé.* De ces notes, données par une de ses parentes, il y a déjà très longtemps, nous avons, en notre possession, les photocopies des pages 21 à 38. Elles relatent les marches et opérations ayant trait à la Bataille des frontières et à la Bataille de Guise, effectuées par la 1ère compagnie du 71ème

R.I. en août 1914. Ce manuscrit se révèle être un précieux témoignage.

Avant le 21 Août 1914.

4 août 1914 - Les Allemands envahissent la Belgique. Elaboré en 1913, le Plan XVII ayant placé la V^{ème} Armée à l'extrême gauche de la concentration aux frontières, début août, les troupes du général Lanrezac occupent le triangle Montmédy – Mézières - Rethel.

7 août 1914 - Les Allemands s'emparent de la citadelle de Liège.
A cette date, le généralissime Joffre croit toujours fermement que la manœuvre allemande en Belgique n'est qu'une diversion.
12 août 1914 - A la demande de Lanrezac, Joffre autorise la V^{ème} Armée à prolonger sa gauche: le 10ème C. A. se porte alors sur la Meuse, de Mézières à Dinant.
13 août 1914 - Joffre envoie cette instruction au général Lanrezac: "*La V^{ème} Armée aura la tête de ses gros à 8 ou 10 km en arrière de la Meuse. Elle attendra, pour contre-attaquer, que l'ennemi ait engagé une partie de ses forces sur la rive gauche."*



Pendant ces préparatifs, à marches forcées, les 1ère et 2ème Armées allemandes, généraux von Kluck et von Bülow, s'avancent au cœur de la Belgique.
Contrairement à la pensée de Joffre, Lanrezac présume l'importance et le danger de la manoeuvre allemande. Plusieurs fois, il réclame la montée de son armée vers la Sambre, vers Charleroi. A ce sujet, le 14 août, il va, en vain, voir le général Joffre. De retour à son Q.G., il lui écrit cette lettre: *".... Ces renseignements me paraissent préciser la menace d'un mouvement enveloppant exécuté avec des forces considérables ... Nous sommes tombés d'accord sur le peu de fond qu'il y avait à faire sur la coopération belge. Il n'y aurait pas plus à compter sur la coopération anglaise, dans le cas où mon mouvement sur Neufchâteau mettrait cette coopération à échéance de 6 ou 8 jours.*
Je ne serais pas en repos avec ma conscience si je ne vous répétais encore, devant les précisions de vos derniers renseignements, que le transport éventuel de la V^{ème} Armée, vers la région Givet - Maubeuge, me paraît devoir être étudié et préparé dès maintenant.
Ceci dit, je suis prêt à exécuter vos ordres quels qu'ils soient."
Le 15 août au soir, un ordre lui prescrit de porter son armée sur la Sambre. Une fois de plus, et ce ne sera pas la dernière, Lanrezac avait vu clair : il fallait, au plus vite, aller à la rencontre des 1ère et 2ème Armées allemandes. Cette vision réaliste des événements lui vaudra sa disgrâce le 3 septembre 1914.

16 août 1914 - La V^{ème} Armée commence son mouvement vers la Sambre, en Belgique. Du 17 au 21, elle exécute de rudes marches pour se rendre dans la région de la Basse-Sambre. De Sedan à Charleroi, la distance à parcourir dépasse les 100 km. De plus, il fait une chaleur tropicale.
Le 20 août au soir, les premiers éléments des 10ème et 3ème C.A. atteignent la Sambre entre Charleroi et Namur. Le général Defforges, commandant le 10ème C.A., adresse alors au général Bonnier, commandant la 19ème Division, l'instruction suivante : *"Il serait contraire aux ordres de l'Armée que vous vous aventuriez sur la rive gauche de la Sambre. N'y allez pas sans un ordre formel. Soyez prêt à parer à l'offensive le jour et la nuit. Si l'ennemi vous attaque, mordez et rejetez les assaillants sur la rive gauche, mais ne les suivez pas."*
Le général Defforges était optimiste : les Allemands attaquèrent mais les Français ne purent les repousser.

La journée du 21 août 1914.

Dans la matinée du 21, la 19ème Division, division d'avant-garde, maintient ses unités sur les emplacements occupés depuis la veille au soir, à savoir :

- 37ème Brigade (général Bailly) à Fosses-la-Ville et Vitrival.
- 38ème Brigade (général Rogeries) sur le plateau d'Arsimont.

La 20ème Division, commandée par le général Boa, se rassemble, quant à elle, entre Fosses-la-Ville et Mettet. Avant midi, avant que l'attaque allemande se déclenche, toutes les troupes sont en place.

Prenons maintenant le récit du sergent Daoudal, le matin de cette rude journée du 21 août 1914. Le récit, en italique, sera entrecoupé de commentaires et de notes sur le déroulement de la bataille. Permettons-nous cependant une remarque préalable à propos des journaux et carnets de guerre des combattants: il faut toujours avoir en mémoire que le soldat n'a qu'une vision très limitée du combat auquel il participe, il ne voit que son environnement immédiat et réagit en fonction de son proche univers.

Ce 21 août, le jour n'est pas encore levé, le 71ème R.I. avance dans la direction du Nord.

"Cela fait que je marche en tête de la colonne. Il y a, à côté de moi, le lieutenant (déjà âgé), devant le capitaine, le commandant et le colonel.

Un moment donné, j'entends le colonel dire au commandant qu'on a quelques renseignements sur l'ennemi. Cette parole me traverse le corps comme un courant d'électricité.

Nous entrons dans un bois à la pointe du jour. Défense de sortir sous aucun prétexte, on reçoit l'ordre de faire le café avec l'eau que nous avons dans nos bidons et nous restons là jusqu'à dix heures du matin environ. "

En août 1914, si des cuisines roulantes suivent au plus près les troupes allemandes, les Français eux n'en ont pas. C'est bien dommage quand on connaît le rôle important qu'elles jouèrent sur le moral des troupes. De ce fait, en rase campagne, pour boire une tasse de café, nos soldats allumaient un feu en plein air, faisaient chauffer de l'eau, puis la versaient sur le café en poudre. Il en était de même pour cuire la viande des repas du midi et du soir.

<u>21 août - 10 heures.</u>

Les Allemands prononcent une faible attaque d'avant-garde sur le pont de Tamines. Le général Bonnier renforce la garnison du pont d'Auvelais.

Le 71ème entre dans Vitrival.

"Après, nous allons dans un petit pays appelé Vitrival. Là, on touche les vivres du jour et ordre de faire cuire la viande immédiatement et de rester prêt à partir au premier signal et de ne pas s'éloigner du cantonnement sans ordre." (Vitrival se trouve sur la route de Charleroi à Namur)

<u>21 août - 13 heures.</u>

Les Allemands attaquent Ham-sur-Sambre et Tamines. Conte-nus à Ham-sur-Sambre, ils parviennent à franchir la Sambre au pont d'Auvelais et dès lors, ils portent leur principal effort de ce côté.

Le 70ème R.I. (38ème Brigade) contre-attaque sur Auvelais, refoule les Allemands jusqu'au pont mais ne peut les rejeter sur la rive gauche de la Sambre. Après avoir subi de lourdes pertes, il doit se replier laissant toutefois un détachement sur place.

Le 71ème R.I. (37ème Brigade) reprend l'attaque d'Auvelais, mais n'est pas plus heureux que le 70ème. Il refoule les unités ennemies sur la rivière sans pouvoir les déloger de leur tête de pont.

Pour la première fois, Joseph Daoudal entend le canon.

"Vers deux heures de l'après-midi, qu'est ce que j'entends : le canon. C'est la première fois depuis que nous sommes en guerre, aussi nous avons hâte de voir les Allemands. Je vais, avec mon collègue, sur une crête pour voir les obus éclater à 6 km plus loin. Nous les voyons très bien, comme au champ de manœuvre. Un moment donné, je vois des femmes, des enfants, des vieillards et des infirmes qui viennent vers nous avec des baluchons sur leurs dos, des enfants dans des voitures. Ce n'est pas gai de voir tous ces malheureux affolés qui nous demandent où aller. Naturellement, nous leur donnons courage et s'ils veulent aller en France, ils seront certainement reçus à bras ouverts. Quand nous leur demandons si les Français avancent, ils nous répondent que c'est le contraire et que nous avons beaucoup de tués et de blessés. Cela me semble drôle puisque nous restons là à rien faire et que les camarades se font battre. Nous leur demandons quel régiment est là-bas ? Ils nous disent que c'est le 70ème RI et c'est bien vrai ce qu'ils racontent."

<u>Il est 16 heures :</u> alerte.

"Tout à coup je vois du remue-ménage dans Vitrival. Je dis au collègue - ça y est, alerte -. Nous courons au cantonnement. Le lieutenant nous demande de rassembler la section en vitesse et de l'emmener sur la grand-route (route de Charleroi à Namur). La soupe est presque cuite puisqu'il est 16 heures, tant pis, un coup de pied dans les marmites et en route. En cinq minutes, les sacs sont montés et la section rassemblée. Les hommes sont ravis d'aller au feu, je ne suis pas fâché non plus.

Le Bataillon se rassemble et en route au pas de gymnastique. Personne ne pense à la faim, pourtant nous n'avons qu'un quart de café, dans le ventre, que nous avons pris le matin dans le bois. Nous courons pendant une heure et nous nous arrêtons dans un village pour charger nos fusils, puis nous repartons. Mais là les officiers montés mettent pied à terre. Nous nous déployons en ligne de section par quatre. Nous avançons dans une plaine où de nombreux prés sont entourés de fils de fer à hauteur de la poitrine. Alors, les porteurs de cisailles se portent en avant des sections pour faire des passages.

Nous ne marchons pas longtemps, bientôt nous recevons des obus allemands de 77. Ils sont tout d'abord mal pointés. Ils éclatent beaucoup trop haut. Les shrapnels nous tombent dessus comme de la grêle, ce qui nous fait bien rire. Tout le monde marche comme sur un terrain d'exercice. Je me demande même si les Allemands n'ont pas eu peur de nous faire mal.

Nous avons comme objectif la rive droite de la Sambre que les Allemands ont franchie. En arrivant aux premières maisons d'Arsimont, nous trouvons des hommes du 70ème R.I. fatigués, démoralisés. Depuis le matin ils se battent, les

pauvres malheureux, contre des forces trois fois supérieures aux leurs." (Pour plus de détails sur le combat du 70ème R.I., le 21 août 1914 à Arsimont, consulter l'ouvrage *Jean Laffiché, message d'un capitaine courageux*, pages 2 et 3)

Le combat d'Arsimont.

"Nous entrons dans Arsimont. A noter que les Allemands reculent et se terrent dans des tranchées creusées en bordure de la Sambre. Pour le moment, notre section est embourbée dans un enclos. Elle reçoit des balles tirées d'une tranchée située à environ 400 mètres, dissimulée derrière une haie. Voyant le danger, le capitaine met sabre au clair, cela veut dire: " baïonnette au canon et en avant, à la charge...". J'aperçois un groupe de maisons à notre droite. Le capitaine se dirige vers elles. Je me lève et avance au plus vite de ce côté sans regarder les hommes qui' tombent autour de moi. J'arrive en même temps que le capitaine, nous ne trouvons personne. Les portes et les volets de toutes les maisons ont été fermés par les Allemands qui se cachent à l'intérieur. Nous n'avons pas eu le nez assez creux pour y regarder.

Nous nous arrêtons là quand, derrière nous, nous entendons les tambours et les clairons battre la charge. Sur la route des sections descendent en hurlant, mais les mitrailleuses allemandes fauchent tout sur la route. Aucune ne peut arriver jusqu'à nous. A un moment donné, je me demande si nous ne sommes pas encerclés ?

La nuit tombe, cependant, les Allemands ayant cessé leurs tirs, tout doucement, en nous faufilant,, nous reculons de maison en maison. On ne se reconnaît plus, devant nous les Allemands incendient les maisons pour y voir clair et leurs projecteurs nous aveuglent.

21 août - 21 heures.

Les Allemands déclenchent une forte attaque. Ils emportent Auvelais et Tamines. Ils poussent jusque Arsimont dont ils occupent la partie Nord tandis que les Français tiennent la partie Sud. La 20ème Division (général Boë) n'a pas été inquiétée sérieusement. La 37ème Brigade (général Bailly) peut se rassembler au Sud de Fosses.

Le repli.

"A son tour l'ennemi contre-attaque. Il est delà à notre droite quand le général, qui est à nos côtés, nous demande de reculer tout doucement, sans tirer, de crainte de tuer les nôtres dispersés sur le champ de bataille.

Dans la soirée des renforts arrivent, ils vont nous permettre de nous reformer, en arrière le lendemain, et de faire un peu à manger car, depuis deux jours, nous n'avons pas grand-chose dans le ventre."

Après le 21 août 1914.

Voilà, c'est terminé pour Joseph Daoudal. Les jours suivants, il ne participera plus aux combats en Belgique. Reprenons un instant son récit, le 22 août au matin.

" Nous sommes revenus dans le bois où, la veille, nous avons pris le café. Pendant toute la matinée arrivent des troupes d'Afrique, ce qui nous laisse à penser que, peut-être, nous allons avancer. Mais, à un contre dix, les pauvres tirailleurs subissent le même sort que nous. En peu de temps, les bataillons engagés sont décimés par les gros canons allemands arrivés dans la nuit. " (Ces régiments d'Afrique appartiennent à la 37ème Division du général Comby)

Le repli vers la France commence le 23 août au soir. Il durera jusqu'à la Marne, avec un arrêt dans la région de Guise, où, au Sourd et à Lemé, le sergent Daoudal, avec le 71ème R.I., se heurtera à la 2ème Brigade de la Garde impériale.

L'affaire d'une croix ... bien particulière

par André COILLIOT

Il y a quelques années, (en 1985 ou 1986) je recevais un courrier m'annonçant qu'un Australien, John Fysh, désirait rendre une visite à la tombe de son oncle tué en octobre 1918 près de Landrecies. Je répondis que je l'attendrais au jour prévu.

A la date convenue (en octobre 1986), je partis l'accueillir avec son épouse à la gare et les amenai à leur hôtel.

Le lendemain, je les pris dans ma voiture et, une bonne heure après, nous étions dans le petit hameau de Vertigneul qui dépend de Landrecies. Nous nous dirigeâmes vers la chapelle située au milieu d'arbres et derrière laquelle on voyait 18 tombes militaires du Commonwealth. L'Australien montrait une sorte de tristesse en regardant celle de son oncle néo-zélandais qu'il n'avait jamais connu, mais pour lequel il avait une profonde affection.

Je restai en silence à son côté et je récitai l'Exhortation en anglais et ensuite en français. Je les laissai ensuite ensemble devant la tombe et partis devant la chapelle en attendant de regagner Arras.

Mes deux Australiens revinrent vers moi et John Fysh m'expliqua alors un détail. En effet, il savait qu'il "existait" un "drapeau" dans la chapelle. Je décidai alors d'en savoir un peu plus et je partis vers la maison la plus proche pour demander où il serait possible de trouver la clé de cet édifice. La chance fut avec moi, car la personne interrogée la détenait ! Je lui parlai alors de ce détail appris de l'Australien et elle m'annonça qu'en réalité, il s'agissait d'une bannière offerte par des familles néo-zélandaises aux habitants de ce petit village, pour les remercier de l'entretien des tombes de leurs soldats. Nous pénétrâmes dans la chapelle qui était assez spacieuse, mais dépouillée de statues, de garnitures et de chaises. Notre regard se porta donc sur le côté gauche et, là, était présente cette bannière bordée de fils d'or et d'argent et portant des fleurs brodées. Au centre était également



brodé Saint-Michel terrassant le démon. John Fysh sortit son appareil photographique et prit plusieurs clichés. Cette visite effectuée, avec son épouse, il repartit vers le petit ensemble de tombes qui n'était guère bien entretenu et il alla rendre la clé. Je les rejoignis et John me fit alors part d'une question qu'il aurait bien voulu résoudre : *" Où donc, son oncle avait-il été blessé mortellement ... et comment ?".* Je demeurai perplexe et ne sut que lui répondre. Regagnant ma voiture, j'eus alors le regard attiré par un vieux monsieur aux cheveux blancs qui, revenant de faire quelques achats à un commerçant ambulant, se dirigeait vers son domicile situé à quelques mètres de la chapelle. *" Et si j'allais le trouver, me dis-je ! Peut-être pourra-t-il nous apporter quelques informations ? "*

Sitôt pensé, je partis vers cette maison et sonnai. A l'homme que je venais d'apercevoir je me présentai et expliquai le but de mes recherches. Toutefois, avant de m'engager dans des questions inutiles, je lui demandai s'il avait connu la première guerre et s'il demeurait en ce hameau à cette époque. Mis en confiance, l'homme m'apprit qu'il était âgé de 9/10 ans en 1918 et qu'il avait toujours vécu dans ce hameau. La piste était bonne. Je lui posai alors cette question toute simple: " *Savez-vous où tous ces soldats néo-zélandais furent tués ?...".* L'homme m'annonça avec certitude qu'ils étaient tombés entre la maison où nous nous trouvions et la ferme située dans la plaine (et qui avait été jadis la ferme paternelle). Surpris par mes questions, il ajouta alors: *" Mais quel soldat vous intéresse ? - Le caporal Dove, car un de ses neveux est ici avec moi et désirerait en connaître plus sur sa mor t!"*

Le brave vieil homme s'esclaffa alors et m'indiqua qu'il avait jadis connu bien des membres de la famille de ce soldat ! Je restai ébahi, et je ne tardai pas à aller retrouver mes deux amis australiens afin de leur apprendre ce que je venais d'entendre. Tous trois, nous revînmes dans la petite maison et bientôt ce brave vieux commença à citer tous les parents de ce caporal ... Elizabeth, la tante, Georges, le frère qui était capitaine etc.... etc.... L'Australien n'en revenait pas d'en apprendre tant, car, en fait, tous ces parents-là n'étaient plus de ce monde et jamais personne ne lui avait donné de tels détails !... C'était incroyable, mais vrai.

Devant de telles découvertes, notre interlocuteur demanda à son épouse de chercher des vieilles photos prises durant ces visites, mais malgré la fouille de plusieurs cahiers et tiroirs, rien ne fut retrouvé à son grand désespoir.... Devant cette quête infructueuse, il se dirigea alors vers sa cave et ramena une bouteille de champagne. Une telle rencontre ne pouvait qu'être arrosée !!

La discussion continua et elle représentait à mes yeux comme la retrouvaille de parents qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Moments réellement poignants que nous vivions là.

Je ne prêtai pas attention à la conversation qui fut en réalité très courte.

Je vis alors le vieux monsieur composer un numéro sur son cadran de téléphone.



Et, tout à coup, la porte de la cuisine s'ouvrit. Un homme entra et le vieux monsieur nous le présenta : c'était son fils. Nous échangeâmes des poignées de main et j'expliquai en quelques mots le motif de notre visite. (A noter que les 2 Australiens ne causaient aucun mot de français). Le fils nous invita alors à le suivre .... pour aller dans la cour, auprès de sa voiture. Que voulait-il nous montrer ? ... Surprise incroyable, il nous présentait la croix de bois qui avait jadis été placée sur la tombe du caporal Dove tandis que son corps reposait encore dans la plaine puis dans le carré militaire lorsqu'il fut créé derrière la chapelle. Elle était fort bien conservée, la peinture était presque intacte, seule la partie jadis enterrée était légèrement endommagée. Nous ne savions que dire ou penser tant c'était incroyable, mais vrai. Bien entendu, des photos furent prises et notre étonnement était immense lorsque nous quittâmes ces braves gens, tout en promettant de les revoir....

Quel allait être l'avenir de cette croix ? Le fermier la remit-il dans son grenier là où il l'avait trouvée ? Certainement, mais elle n'y resta plus longtemps. En effet, monsieur Fysh entreprit différentes démarches auprès des autorités néo-zélandaises, ainsi qu'auprès de ce brave vieux (dont je n'ai, hélas plus souvenance du nom). Ce dernier consentit à s'en dessaisir afin qu'elle figure dans le musée des guerres à Waloru en Nouvelle Zélande. Désormais, elle est en bonne place et elle y demeurera pour l'éternité.

Belle histoire qui trouva un heureux épilogue .... Si je n'avais pas "osé" bavarder avec ce brave vieux, cette croix aurait continué sa triste existence dans la poussière d'un grenier, jusqu'au jour où quelqu'un l'aurait emportée et peut-être brûlée ou détruite. Qui sait ... et qui pouvait savoir ?

Je vis alors le vieux monsieur composer un numéro sur son cadran de téléphone.Ce militaire était le caporal John Canning DOVE. Il était né en Australie et était parti vivre avec ses parents en Nouvelle Zélande. Connu sous le nom de *Jacky*, il avait 20 ans et appartenait au 41ème Bataillon de la *New Zealand Brigade*. Il mourut des suites de ses blessures le 26 octobre 1918, soit exactement 16 jours avant la signature de l'Armistice.

Quant à la croix, fin 1918, le capitaine Val Maxwell, qui avait eu sous ses ordres le caporal Dove, demanda à son *sergeant* Homiblow de la faire fabriquer. Ce dernier se chargea de trouver le bois nécessaire et de bonne qualité (du chêne) et ce fut le pionnier Mc Kenna qui la réalisa et la plaça sur la tombe.

Quand le soldat meurt, seul, à l'asile....

par Hubert BIESER

En 1914, 45% des adolescents sont orphelins (1). Aux jeunes combattants d'autres parents apportent, vaille que vaille, leur soutien. Des femmes surtout : tantes ou grands-mères. Mais sur ces femmes, seules le plus souvent, une fatalité des plus pénibles s'appesantit. Quand, à l'asile, loin de sa famille le soldat meurt dans sa folie, bien peu de monde assiste à ses obsèques. Le médecin reçoit alors une longue lettre expliquant par le menu, les raisons de l'absence familiale. Le cas ci-dessous est assez exemplaire et ne constitue nullement un cas isolé. L'historien ne sait, la plupart du temps, comment interpréter ces lettres dans lesquelles le tragique (certes réel) le dispute au comique (l'abondance de détails) et sans doute à la culpabilité.
(Forme et orthographe respectées)
Monsieur,

J'ai bien reçu votre dépêche m'annonçant le décès dans votre asile de mon bien regretté neveu le conducteur d'autos B ... Henri. Je vous ai immédiatement répondu (...) qu'il ne m'était pas possible de m'occuper de ses obsèques et qu'elles devaient être catholiques.
Je suis veuve et âgée, de plus, par suite d'accident, chute dans les escaliers, je me suis cassée les deux bras et depuis je ne puis me livrer a aucun travail. J'ai un fils mobilisé depuis le début de la guerre, marié, sa femme va avoir bientôt un bébé et elle, également, par son état actuel de santé, ne peut se livrer à aucun travail, voilà les raisons pour lesquelles il ne m'est pas possible de m'occuper des obsèques de mon regretté neveu, ce qui me peine beaucoup, car c'était pour moi un second fils, il était orphelin de père et de mère et c'est moi seule qui m'occupait de lui et qui subvenait à tous ses petits besoins depuis qu'il était mobilisé c'est à dire depuis le 1er jour de guerre. Lorsqu'il était en permission, il passait ces quelques jours de liberté chez moi mais de part sa profession de chauffeur d'autos, son emploi l'appelait presque toujours à Paris, aussi il avait été obligé d'avoir un petit pied à terre à Paris et lorsqu'il obtint sa dernière permission, il m'informa qu'il passerait cette permission, cette fois-ci à Paris pour s'assurer que ses effets et meubles qu'il avait là bas étaient en bon état et mettre un peu d'ordre dans son bien modeste petit logis ; c'est là qu'il est tombé malade et depuis ne m'a plus écrit, cela m'étonnait beaucoup, je fis toutes sortes de recherches et j'appris par le concierge de l'immeuble qu'il habitait à Paris qu'il avait passé une visite médicale pendant la permission et qu'il avait été dirigé sur l'hôpital V. R. 64 salle B. Le Vésinet (Seine et Oise). Je lui écris aussitôt pour avoir de ses nouvelles et de cet hôpital je n'ai rien reçu quand hier soir on me présenta votre télégramme, vous devez juger Monsieur de ma douleur et de ma surprise moi qui l'avait vu à sa dernière permission en bonne santé et plein de courage et de bonne volonté pour accomplir sa noble mission de bon soldat; j'ai recours à votre bonne obligeance pour me faire connaître quelques détails sur sa maladie et sa mort et en même temps je vous serais très reconnaissante si vous vouliez bien me faire parvenir tout ce qu'il possédait car parmi cela se trouvent des souvenirs de famille que je serai très heureuse de posséder.

La tante n'a manifestement pas les moyens de réclamer le corps; elle habite Nice. Décédé de broncho-pneumonie, le soldat B... Henri, sera inhumé dans le cimetière de Neuilly-sur-Marne, dans le coin réservé aux aliénés, par convention avec la commune, aux frais de l'asile.

(1) Zeldin Théodore. *Histoire des passions françaises*. Tome 1, page 367

Patrimoine

La crypte de la cathédrale de Verdun: un Mémorial sculpté par Gaston Le Bourgeois

par Jean et Jean-Claude LAPARRA

La cathédrale de Verdun, construite sur une hauteur, semble écraser de sa masse imposante le centre de la cité et les quartiers bordant la Meuse. Elle entretient ainsi l'image emblématique de la ville à travers les vicissitudes de l'histoire.
Quand le touriste ou le promeneur pénètre pour la première fois dans le monument, il est tout de suite saisi par de curieux contrastes. D'abord, l'archaïsme traduit par l'architecture remontant pour l'essentiel au Moyen- Age est contrebalancé par la clarté et les taches lumineuses colorant la nef principale, les collatéraux, les transepts et les deux chœurs. En revanche, les trois cryptes orientales ouvertes au public

sont forcément obscures ; même éclairées, elles demeurent dans une certaine pénombre.
Après avoir effectué un parcours complet dan: la cathédrale de Verdun, le visiteur partagera sans doute le point de vue selon lequel ces cryptes orientales méritent d'être connues compte tenu de leur ancienneté, leur histoire, leur architecture el leur décoration. Parmi elles, la crypte centrale, l'actuelle crypte Notre-Dame, vaut une attention toute particulière.
Si l'on veut bien prendre le temps de découvrir cette salle souterraine, on remarque que ses voûtes reposent sur des piliers ornés de chapiteaux sculptés et que son autel présente quinze panneaux ouvragés. Alors qu'une interprétation de plusieurs parmi toutes ces illustrations sculptées est à peu près évidente, d'autres ne laissent pas facilement transparaître leur signification apparente ; quant à certaines, leur sens profond n'est accessible qu'après de longues recherches. Le public s'interroge fréquemment sur la signification de ces œuvres et sur le message d'ensemble que l'artiste a voulu délivrer. D'ailleurs, le nom de celui qui les a façonnées est rarement connu. Il arrive d'entendre dire qu'on les doit certainement à un soldat qui, au cours de la Grande Guerre, a meublé ses loisirs en les réalisant.

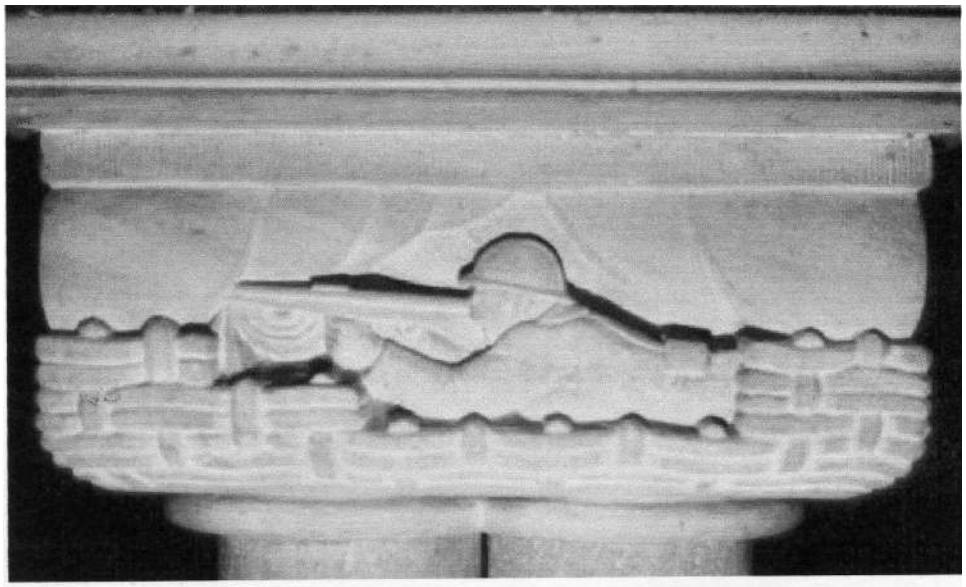


Le 75, le canon de la victoire (coll. privée)



La pipe (coll. privée)

Or, c'est en 1935 que Gaston Le Bourgeois, connu comme un sculpteur animalier de renom, a façonné ces treize chapiteaux avec leurs cinquante-deux faces ainsi que l'autel.
Cet endroit a indéniablement une vocation religieuse : là, au coeur de l'édifice ancien, c'est un cadre historique et artistique où s'insère naturellement le culte de la Vierge. C'est pourquoi, le 11 novembre 1935, cette crypte centrale fut dédiée à Notre-Dame de Verdun, Patronne de la cathédrale et de la cité à travers les siècles. Mais, Gaston Le Bourgeois est allé au-delà de la réalisation d'un simple travail artistique à destination religieuse. Il donne l'impression de s'être largement imprégné du contexte religieux local. Dans la pierre des chapiteaux et le bois de l'autel, il a traduit de manière zélée la richesse d'un patrimoine religieux et cultuel qui sans doute l'a séduit et auquel il paraît avoir adhéré.
Ce qui est susceptible de surprendre, c'est qu'à côté d'images à caractère manifestement religieux, bon nombre de chapiteaux et quelques panneaux de l'autel montrent des scènes qu'il n'est pas usuel de voir dans les bâtiments voués à la célébration d'un culte. Ils offrent des représentations évoquant la Grande Guerre, chefs d'oeuvre véritables, porteurs de significations mais inattendus en ce lieu.
Cette vaste pièce voûtée est d'abord une sorte de musée de la sculpture moderne, présentant différentes facettes du talent d'un grand artiste français. Elle constitue également une forme originale et inaltérable de support pour entretenir la mémoire de la cité, commémorer les événements tragiques qui ont marqué son histoire et susciter l'espoir pour l'avenir. Les ouvrages qui s'y trouvent - par leur nombre, leur qualité et les sujets qu'ils traduisent- en font un ensemble où l'art, la religion, le passé de Verdun et le souvenir de la Grande Guerre sont étroitement mêlés



Le Fusil Mitrailleur Chauchat, une arme révolutionnaire (coll. privée).

Guerre sont étroitement mêlés : il faut donc la considérer comme un véritable mémorial de Verdun, du Moyen Age à la première guerre.

En outre, certains thèmes traités et l'utilisation de la pierre permettent de trouver une ressemblance avec la statuaire des monuments aux morts. Ceux-ci, le plus souvent laïcs, perpétuent également la mémoire des combattants et rendent un hommage à ceux qui ont donné leur vie au nom de quelques idéaux : à leur façon, ils célèbrent un culte.

Enfin, comme bien des verrières commémoratives de la guerre de 1914-1918, installées à la fin de la restauration ou de la reconstruction des églises meusiennes, ces chapiteaux marquèrent la fin des travaux de restauration de la cathédrale de Verdun, particulièrement de sa crypte orientale centrale. L'artiste y traduisit par son imagination, sa sensibilité et son art, l'émotion que cette cité ancienne rassemblée autour de sa cathédrale - objectif vainement visé par l'envahisseur et ville martyre - lui inspirait. C'est bien à ces vitraux commémoratifs de la Grande Guerre, dont il existe environ cent soixante exemplaires dans les églises meusiennes, que font surtout penser les sculptures des chapiteaux. La comparaison paraît pertinente en raison de la référence à la religion, l'évocation du souvenir des morts et la représentation de scènes de guerre. Pour qui veut bien les contempler, ces monuments de lumière (1) transmettent des messages comme les faces des chapiteaux. On y retrouve l'ex-pression des valeurs auxquelles les Meusiens étaient attachés dans la période de l'entre-deux guerres (la foi religieuse bien sûr, mais aussi le patriotisme, le courage) ainsi que leurs espoirs (la paix, la pérennité du souvenir). Surtout, qu'il s'agisse des vitraux ou des sculptures, la démarche est identique : à travers des symboles marqués par l'état d'esprit régnant en France dans les premières décennies de ce siècle, ces productions artistiques incitent à examiner un certain nombre de thèmes. En ce qui concerne la Grande Guerre, comme pour les autres conflits, ils ne manquent pas : le rôle joué par la technique, l'acceptation de pertes humaines, la sollicitation du sacrifice individuel pour la défense du pays et de certaines valeurs, la notion de guerre juste, le mythe de la pérennité du souvenir, le recours au spirituel, l'appel aux grandes valeurs humanistes communes au christianisme et aux traditions nationales, etc.

C'est au double objectif, soit de faire connaître aux personnes qui ne sont pas descendues dans la crypte orientale centrale de la cathédrale de Verdun, soit de permettre à ceux qui l'ont déjà visitée de mieux comprendre le sens des sculptures qui s'y trouvent, qu'a essayé de répondre Un mémorial dans la pierre par Gaston Le Bourgeois. Les chapiteaux de la crypte sous la cathédrale de Verdun (2). Même si une partie de son contenu relève de l'histoire religieuse - ce qui s'explique compte tenu du lieu où se trouvent les chapiteaux et de ce qu'ils représentent -, ce livre se situe dans une perspective culturelle large. Il englobe aussi et surtout des éléments relevant des domaines de l'art, de l'histoire, de la littérature et de la mémoire.

En tout état de cause, il pourra aider celui qui, s'attardant au milieu des sculptures de Gaston Le Bourgeois et sensible à son invitation, souhaite comprendre les messages que celui-ci voulait transmettre. Contemplant ses magnifiques réalisations, le visiteur trouvera sans doute le calme et l'inspiration propices à la réflexion ... voire à la prière. Dans ce lieu proche du Centre mondial de la Paix, il lui sera alors loisible de se laisser aller à la méditation ...

(1) Cf ouvrage collectif, dont Jean et Jean-Claude Laparra, *Vitrail commémoratif de la Grande Guerre er, Meuse, Monuments de lumière*, Direction des Musées de la Meuse, 1998 (Association des Amis des Musées de Fi Meuse, Sampigny).

(2) Textes de Jean et Jean-Claude Laparra, Pau Gauny. Photographies de Jean Laparra et Michel Leroy. édité par Culture et loisirs 2001 (Association Culture e1 loisirs, Brabant-sur-Meuse).

Lire, voir, écouter

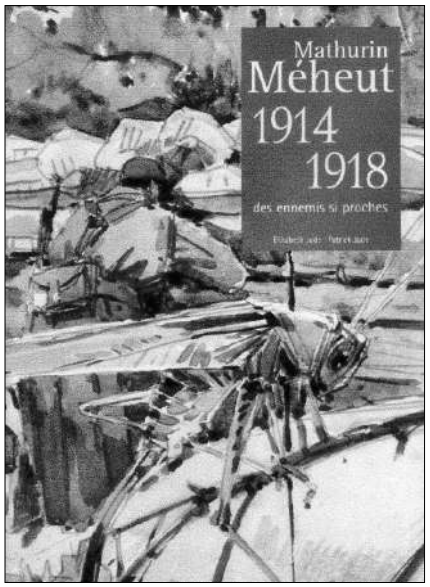
Bibliographie

par Hermann PLOTE, Daniel RICHARD-MAUPILLIER, René RICHARD

Réédition.

🕮 **PEZARD André**, *Nous autres à Vauquois*, Les Amis de Vauquois, 2002, 19,82 euros (commander aux Amis de Vauquois et de sa Région, 1, rue d'Orléans, 55 270, Vauquois. Chèque de 19,82 euros + 3,50 euros pour l'envoi.)

🕮 **DUFOUR Pierre**, *Régiment d'Auvergne* (92e RI), Paris, Lavauzelle, 2001, 160 pages, environ 29,73 euros.



🕮 **FOMBARON Jean-Claude et PROUILLET Yann**, *Képis bleus de Lorraine, Carnets de chasseurs à pied lorrains de la bataille des frontières à l'Artois*, Temps de guerre, 2001, 203 pages (commander à Société philomathique vosgienne, BP 231, 88 106, Saint-Dié, environ 27,44 euros, port ?)

🕮 **GALLE Jean**, *Mémorial des enfants de troupe morts pour la France*, 1999, 345 pages (Commander à Association des AET, 166, rue Lafayette, 75 010, Paris, environ 27,44 euros, port ?)

🕮 **GRANDHOMME Jean-Noël**, *La Première Guerre Mondiale en France*, Ouest-France, 2001, 128 pages avec photos, 15 euros.

🕮 **JUDE Elizabeth et Patrick**, *Méheut Mathurin, 1914-1918, des ennemis si proches*, Ed. Ouest-France, 2001, 144 pages, 155 illustrations, 30 euros.

🕮 **KOTEK Joël, RIGOULOT Pierre,** *Le siècle des camps*, JC Lattes, 2000, 806 p. Li LOPEZ Jean, 14-18, En première ligne, Montpellier, Edit. Le Sir, 2000.

🕮 **POIRE Léopold**, *Itinéraire d'un artiste dans la Grande Guerre*, présenté par Régis Latouche, Ed. PLI Gérard Louis, 2002, 33,50 euros.

🕮 **POURARDIER-DUTEIL Paul**, *Août 1914: enquête sur une relève*, compte d'auteur, 316 pages. Ce livre, paru depuis quelques années, évoque le limogeage de généraux à la fin août 1914. Nous n'en connaissons pas le prix actuel ni les conditions de port. Contacter l'auteur, Paul Pourardier-Duteil, Pindarou 24, appart 201, 1060, Nicosie, Chypre.



🕮 Service des Sépultures allemandes de Kassel, *Deutsche Kriegsgrliberstatten im Westen und Afrika, Asien, Nord- und Südamerika, Australien*, 2001, 240 pages. Très beau livre, bien illustré, qui indique, pour chaque cimetière militaire allemand du "monde occidental" (il ne traite pas des pays de l'Est européen), les nationalités des soldats qui y sont inhumés (Allemands, Autrichiens...), le tout accompagné d'une photo et, souvent aussi, d'un bref résumé de l'histoire de la nécropole. Cimetières des deux guerres mondiales.

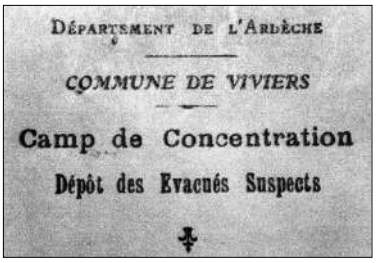
🕮 *Témoignage sur l'histoire du 76ème régiment d'Infanterie de Hamburg, la guerre de position près de Noyon*, Association Patrimoine de la Grande Guerre et Edit. Ysec, 2002, 88 pages avec cartes et croquis (+ photographies d'époque), 12,50 euros, port gratuit. Commander à Association Patrimoine de la Grande Guerre, 24, rue du Chêne, 60 138, Chiry-Ourscamp.

🕮 **VUILLERMOZ Léon**, *Journal d'un poilu franc-comtois*, Edit. Du Balcon, 2001, 135 pages, 17 euros.

Exposition à l'Historial

Les cimetières allemands de la Grande Guerre
Du 22 mars au 2 juin 2002
Historial de la Grande Guerre, Château de Péronne BP 63, 80 201 Péronne Cedex.
03 22 83 14 18
03 22 83 54 18
doc@historial.org
http://www.historial.org

Publication de l'association : revue n° 3



Après deux premiers numéros bien accueillis, Bretagne 14-18 s'apprête à sortir son troisième numéro. Celui-ci devrait être mis en vente par souscription dans le courant du mois de mai (un courrier sera envoyé aux personnes qui ont dit être intéressées et un avis sera publié dans la presse). Le prix de ce document d'environ 230 pages qui a demandé un gros travail de traduction et de mise en page devrait être de 17 euros (+ port de 3,60 euros).

Sommaire

Emprisonnement et internement durant la première guerre mondiale

<u>Internement et captivité dans les pans alliés.</u>

• *Une Minorité dans la Tourmente, évacuation, internement et contrôle des Alsaciens-Lorrains en France (1914-1919)* par Hervé MAURAN (Université de Toulouse).

• *Internement et emprisonnement dans l'Ouest de la France* par Ronan RICHARD (Université de Rennes)

• *Les camps d'internés civils du département de l'Aveyron* par Marie LLOSA (Université de Montpellier).

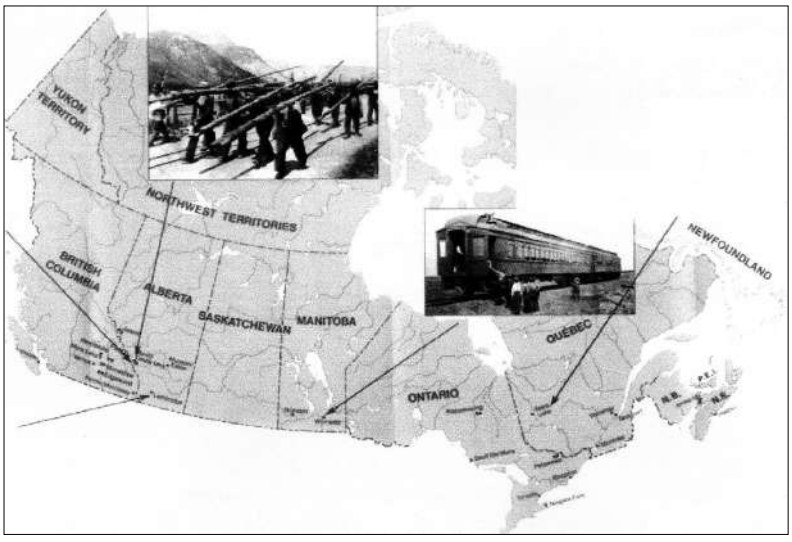
• *Entre Guerre, Révolutions et Guerre civile: la (sur)vie des soldats et des civils allemands détenus en Russie pendant la Première Guerre Mondiale* par Jean-François FAYET (Université de Genève).

• *A propos de la capture d'un hôpital de campagne allemand dans les Vosges en août 1914 et de la captivité du personnel sanitaire en France* par Hermann PLOTE. (Bretagne 14-18)

• *Les prisonniers de guerre allemands en Grande-Bretagne entre 1914 et 1919* par Panikos PANAYI. (Université de De Mont, Leicester)

• *Le département de la Guerre et l'internement des civils ennemis durant la première guerre mondiale* par Mitchell YOCKELSON (Archiviste à la National Archives and Records Administration)

. *L'internement des Ukrainiens Canadiens pendant la première guerre mondiale* par Lubomyr LUCIUK (Royal Military College de Kingston)

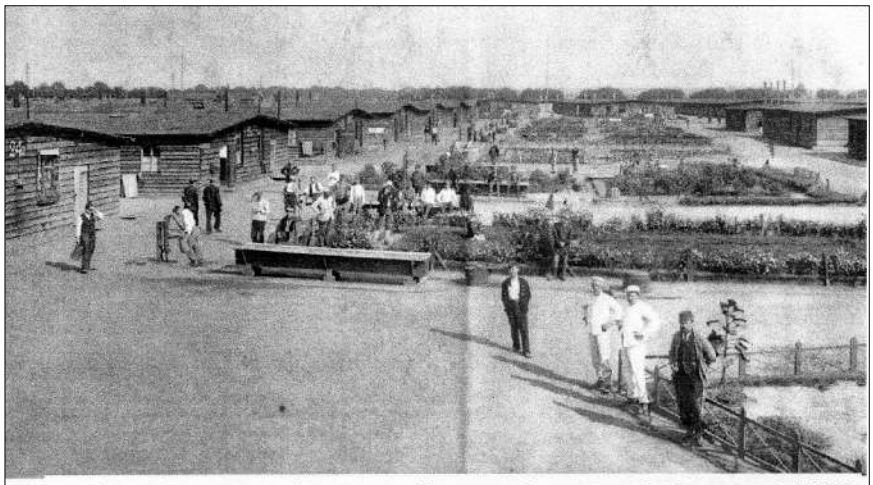


Aspects de l'internement et de la captivité en Allemagne.

• *Le camp de représailles de Flabas (Meuse)* par Pierre LENHARD.

• *Évolution des attitudes de la population allemande envers les prisonniers de guerre alliés au cours des tous premiers mois de la guerre (revue de la presse allemande)* par Hermann PLOTE.

• *Chroniques de guerre (Maubeuge), de captivité Munsteren-Westphalie) et d'évasion (Hollande)* par Gilles CRETIEN.



Camp de prisonniers de guerre en Allemagne : le potager et les baraques (coll. HP)

Épilogue de la recherche sur le docteur Rigollot-Simonnot

Le docteur Rigollot-Simonnot a eu droit à une sépulture familiale : grâce aux recherches d'Hermann Plote, nous avions su que son corps avait été transféré d'Allemagne et qu'il reposait dans le caveau de famille au cimetière de Bar-sur-Seine. Hubert BIESER s'est rendu sur ce tombeau sur lequel est inscrit de façon désormais peu lisible : LOUIS PIERRE RIGOLLOT—SIMONNOT, CHIRURGIEN DE L'HOPITAL ST JOSEPH, MORT POUR LA FRANCE A LAGENSALZA (ALLEMAGNE), 1876-1915. Si vous passez par Bar/Seine, vous pouvez « rendre visite » à ce médecin exemplaire dont nous avons relaté l'histoire dans notre bulletin 15 de l'automne 2 000.

BRETAGNE 14-18
Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre
Bulletin de liaison et d'information
ISSN : 1240 - 5396

Directeur de la publication : René RICHARD

Comité de rédaction : Daniel AMOURET, Jean-Pierre COTTE, Marcel FLOC'H, Roger HUGUEN, Yvon KERURIEN, Gabriel LE MER, Frédéric LE PERSONNIC, Thierry LE ROY, Michel PIETO, René RICHARD, Ronan RICHARD.

Secrétaire de rédaction : Ronan RICHARD.

Contacts association : Bretagne 14-18, Bel Horizon, 22 330 - Plessala.
Bretagne 14-18, 6-allée des Bruyères, 22 300 - Lannion.
Contacts bulletin et revue : Ronan RICHARD, le Paradis, 22 600 - Saint-Barnabé.

bretagne.14.18@wanadoo.fr